

Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 58, Number 2, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1104756ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1104756ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1990). Pages de Journal. *Assurances*, 58(2), 309-318.
<https://doi.org/10.7202/1104756ar>

Pages de Journal

par

Gérard Parizeau

Montréal, 29 juin 1986

Dans trop de spectacles au Canada règne la plus grande vulgarité. Les chanteurs hurlent et se déhanchent; l'accompagnement est bruyant, tapageur, exaspérant; certains acteurs sont grossiers et accentuent leur accent «à couper au couteau», comme disent mes amis français quand ils parlent librement. Après cela, on s'étonne que certains de nos artistes n'aient pas la cote d'amour à l'étranger. Très peu percent, mais à ceux qui ne réussissent pas, il faut dire : «Essayez autre chose. Rappelez-vous que Félix Leclerc avait un charme particulier, qu'il était agréable à entendre, que Vigneault a un sens poétique réel, qu'il est sympathique. Il faut rappeler aussi qu'Édith Butler est connue et appréciée à l'étranger; elle chante généralement avec beaucoup de goût. Quant à Diane Dufresne, elle a du succès dans un certain milieu, mais pour combien de temps? À moins qu'elle ne change sa manière.¹»

309

Et que dire des films? *Kamouraska* est remarquable, *Les Fleurs sauvages* très simple, très vrai, très près de la vie. *L'Oncle Antoine*, sympathique. Mais parmi les autres, bien peu parviennent à nous intéresser². S'ils sont censés représenter la vie, les moeurs, les idéaux du Canada français, ils le font trop souvent de façon maladroite, grossière, primaire. Le métier est valable, mais nos gens entrent en concurrence avec les plus grands cinéastes du monde; il faut se le rappeler.

Si je note tout cela, c'est que je veux parler en toute franchise de ce que je pense. Je veux aussi noter que quand quelqu'un ou quelque chose de mon pays est remarquable, j'en suis heureux, surtout quand je suis à l'étranger.

¹Une photo, dans *Québec Match*, la représente coiffée d'un violon. Qui peut bien lui avoir donné cette idée, sinon Salvador Dali, ce grand et remarquable fumiste et peintre?

²J'écris cela en 1986. Depuis, les choses ont beaucoup changé, fort heureusement.



310

M. Jean Drapeau ne se représentera pas à la mairie de Montréal. Il vaut mieux qu'il en soit ainsi, car son état de santé ne lui permettrait pas de tenir quatre ans à son poste. Déjà, on le sent diminué. Ce n'est plus l'homme d'hier ou d'autrefois, qui a été notre meilleur maire. Il a fait des erreurs coûteuses au moment des jeux olympiques, mais en dehors de cela, que de projets magnifiques, de réalisations assez extraordinaires, à partir du métro jusqu'à l'expo de 1967, que d'idées neuves et excellentes il a apportées!

On vient de reconnaître la qualité de l'administration de la ville, en améliorant sa cote dans le marché financier. Si cela lui est dû en partie, il ne faut pas oublier, à ses côtés, ses collaborateurs et, en particulier, ses grands argentiers, M. Yvon Lamarre et M. Saulnier.

Avec ses défauts, M. Drapeau restera un grand bonhomme dans l'histoire de la ville de Montréal. Mais peut-être exagère-t-on un peu le battage de publicité auquel son départ donne lieu.

Jean Drapeau n'a pas encore répondu aux accusations du juge Malouf. Il ne le fera sûrement pas, tant il a aussi l'art de l'esquive.



*** a un excellent article sur les banques suisses et leur politique du secret. Elle ne juge pas toujours avec le même bonheur les questions dont la solution relève du gouvernement québécois. On sent chez elle un certain parti pris qui ne rend pas justice. Comme quoi toute opinion biaisée risque souvent d'être déplaisante ou fausse.

Sans rancune pour ses coups de boutoir, ** me dit qu'elle est un excellent économiste, quand elle parle de choses qu'elle connaît et qui ne vont pas à l'encontre de certaines de ses idées en politique.



Le marché financier est déchaîné en ce moment. Hier, la maison Lévesque-Beaubien offrait une émission d'actions de 47 millions de dollars. Aujourd'hui, on annonce une émission en francs de 40 millions et, en dollars, de 9 millions, une autre de 12 millions, une troisième de 65 millions, une autre de 26 millions et une dernière de 30 millions. Le souscripteur est corvéable, mais jusqu'où peut-on aller sans que la source soit non pas tarie, mais desséchée momentanément?

Je crains qu'un certain nombre d'entreprises, dont on a placé les titres dans le marché québécois en particulier, n'obtiennent pas les profits anticipés et entraînent une réaction violente en sens contraire. Car dans le calcul de la valeur des titres, on a tenu compte d'un multiple de quinze à vingt sinon trente fois les bénéfices anticipés; ce qui est beaucoup trop. Or, ceux-ci sont comme certaines femmes auxquelles François 1^{er} pensait quand il disait : «Bien fol est qui s'y fie!».



Pourquoi ce livre de *** m'ennuie-t-il au point que je n'en peux lire que quelques pages à la fois, même si on y trouve tant de personnages connus comme Borduas, Gauvreau, Gagnon, Robert Elie, François Hertel, Riopelle; alors que je reprends *La Détresse et l'enchantement* de Gabrielle Roy avec tant de plaisir, même si je ne connais ni le pays qu'elle décrit, ni les gens avec lesquels elle a vécu en Angleterre? Sans doute parce qu'elle sait raconter, tandis que *** est un écrivain correct dont la langue est belle, mais qui ennue. En le lisant, j'ai l'impression d'un pensum, écrit par un excellent auteur qui ne peut pas dire en quelques mots ou en quelques phrases ce qu'il veut exposer. Il délaie, allonge, apporte des détails qui développent sa pensée, mais l'alourdissent. J'ai l'impression qu'il a pris chez Marcel Proust l'importance du détail, de l'atmosphère, sans lui accorder l'attrait que le grand écrivain donnait à sa prose, malgré la longueur de ses phrases et, souvent, l'absence totale de ponctuation.

30 juin

Le *Lusitania*, paquebot anglais, coule après avoir été torpillé par un sous-marin allemand au cours de la guerre de 1914-18. À bord, il y a de nombreux Américains. Le président Woodrow Wilson proteste, mais ne trouve pas là une raison suffisante pour que son pays entre en guerre contre l'Allemagne. C'est plus tard qu'il convaincra ses gens.

312

Parmi les disparus, il y a un bébé âgé de dix-sept mois, dont une plaque de bronze rappelle le souvenir dans l'église Unitarian Universal, rue Sherbrooke, à Montréal. J'y étais hier après-midi pour un concert d'orgue assez médiocre, dans cette église majestueuse où le seul luxe prend la forme de magnifiques vitraux : les plus beaux, peut-être, qu'il soit possible de voir à Montréal. C'est en les admirant de plus près que j'ai remarqué cette plaque qui évoque le décès de l'enfant, mais surtout cette guerre qui devait coûter si cher en hommes. Si celle de 1939 fut terrible pour les civils aussi bien que pour les militaires, celle de 1914 sapa une génération, tout en entraînant le bouleversement et le prestige de l'Europe.

1^{er} juillet

J'ai noté déjà l'oeuvre du père Couturier à Montréal. Pendant son séjour durant la dernière guerre et après, il a eu une influence considérable sur certains de nos jeunes peintres.

Il a consacré un livre à mon frère Marcel, architecte et artiste. Assez curieusement, ceux qui parlent du moine et de l'art à Montréal à cette époque oublient complètement l'amitié qu'il portait à mon frère et l'estime qu'il avait pour la qualité de son art. Ainsi, à cette exposition d'art contemporain à Montréal, qui a eu lieu il y a quelques années, rien ne rappelait l'oeuvre de Marcel. Et récemment, en parlant de l'influence profonde exercée par le père Couturier à Montréal, Jean Mouton ne mentionnait même pas cette amitié qui liait les deux hommes et l'estime que l'un avait pour le goût et l'oeuvre de l'autre. Il est vrai que Marcel est mort très jeune et que, même en architecture, il n'a pas eu le temps de faire valoir ses idées et de laisser une oeuvre importante. Malgré cela, le dominicain avait pour lui une telle estime qu'il a écrit ce livre sur son oeuvre. Or, l'opinion du père est importante, puisqu'il était très

mêlé à l'art contemporain en France et très ami également avec certaines vedettes de l'École de Paris. Assez curieusement, M. Jean Mouton note, dans son article des *Écrits du Canada français*, que s'il était l'ami de certains grands peintres de l'époque, il jugeait quelques-uns d'entre eux avec une certaine sévérité. Ne disait-il pas, par exemple, d'après Jean Mouton : «Braque souvent me paraissait étroit et Picasso superficiel, acrobatique, Rouaud terriblement sommaire, Matisse léger.» Et cependant, il était leur ami et il se réjouissait de leur succès.

Mais ce qui me fait un peu de peine, c'est de savoir que le souvenir de Marcel est à peu près disparu des milieux d'art où il a gravité. On ne parle pas, par exemple, de l'amitié qui le liait à Borduas et de l'influence qu'il a exercée pendant longtemps sur le peintre et sur quelques-uns de ses élèves qui sont devenus des artistes très en vue.

313



Je relis avec intérêt *Au commencement était le souvenir* de Paul Toupin, paru chez Fides il y a quelques années. Deux choses me frappent particulièrement. Ses conversations avec M^{me} de Courcy, la tante d'Henry de Montherlant : grande dame très simple, à qui, je pense, Jean-Éthier Blais l'avait présenté. Elle avait créé chez elle une atmosphère de bonne éducation, de gentillesse, d'intelligence. Toupin avait été conquis par tant de qualités et par un pareil sens de l'hospitalité. Autant j'ai vu, au Cercle interallié, de vieilles dames portant de grands noms, *très vieille France*, mais d'un genre déplaisant, autant Toupin a aimé cet accueil gracieux, ces conversations, ces gens avec qui il frayait chez M^{me} de Courcy, qui l'invitait souvent à dîner avec son neveu.



Dans son livre, Toupin parle aussi de Didi, la bonne venue de Gaspésie, qui a élevé les enfants Toupin. Il en fait une étude de caractère où dominant le dévouement aveugle à ces enfants, la gentillesse d'une femme inculte, mais bonne. Pour Germaine et moi, cela évoque le souvenir de Sarah, de son intelligence et de sa gentillesse envers nous et nos enfants.

Il est curieux de voir comme Paul Toupin parvient à se débarrasser de son intransigeance, de sa morgue, quand il parle de ces deux femmes si différentes, qui ont été bonnes pour lui. Quand il en fait l'éloge, ce n'est plus le même homme; on sent chez lui des sentiments agréables et si différents des jugements qu'il porte sur d'autres.



314

Une de nos amies a une attaque qui l'immobilise. On cherche auprès des assistés sociaux une aide pour les soins domestiques. Trois refusent carrément. Une quatrième, après beaucoup d'hésitation, accepterait, mais elle invoque qu'elle ne doit pas travailler si elle veut continuer de recevoir les prestations de l'aide sociale. N'est-ce pas se moquer du contribuable que de laisser des gens se refuser à travailler parce qu'ils perdront le montant que leur verse l'État, au titre d'assistés sociaux?

Or, notre amie aurait un grand besoin de l'aide d'une personne en bonne santé, elle qui ne l'est plus. Que penser d'un régime qui aboutit à cela?



Lise Bissonnette est souvent dure dans ses articles du *Devoir*. Cette fois, elle tombe à bras raccourci sur ceux qui font l'éloge de Jean Drapeau, à l'occasion de son départ de la mairie de Montréal. Je ne suis pas de son avis. Si on exagère, il n'en reste pas moins que M. Drapeau a été un grand maire pour Montréal. Qu'il ait été détestable dans l'exécution des jeux olympiques, qu'il esquive assez cyniquement les accusations du juge Malouf, alors qu'il a montré, dans toute cette affaire, une négligence ou peut-être une ignorance assez lamentables, il n'empêche que, dans l'ensemble, son oeuvre à Montréal a été remarquable. C'est le souvenir que je veux évoquer ici, même si j'ai pu constater son bien désagréable entêtement, à certains moments. Quel bourricot il a pu être! Mais cela est presque une vertu, dans certaines circonstances...

8 juillet

Dans un de ses livres³, Georges Duhamel parle avec enchantement de Pascal, jusqu'au moment où il tombe sur cette pensée qui le choque : «Il est nécessaire qu'il y ait de l'inégalité entre les hommes, cela est vrai...». «Non, écrit Duhamel, cela n'est pas vrai. Que Pascal prenne le temps de se recopier et il remplacera nécessaire par inévitable.» Je crois que Georges Duhamel a raison de reprocher au grand moraliste cette affirmation. Dans notre société, il n'est pas nécessaire qu'il y ait inégalité, mais il faut bien constater que tous les hommes ne sont pas également doués, qu'ils ne tirent pas le même parti de leurs dons, qu'ils ne sont pas servis de la même façon par les circonstances et qu'ils ne réussissent pas de la même manière, après s'être trouvés dans les mêmes circonstances. Je n'insiste pas, je crois que Duhamel a raison, l'inégalité n'est pas nécessaire, mais hélas! elle est inévitable. Ce qui n'empêche pas Duhamel d'aimer Pascal et de le dire dans les pages qu'il lui consacre sous le titre de *L'Homme qui cherche en gémissant*.

315

Les propos de Duhamel paraissent à la librairie Plon, en 1941. Il évite toute attaque contre l'occupant, et c'est sans doute pourquoi la librairie obtient l'autorisation de le faire paraître. Je crois qu'il y a là un exemple de ces auteurs qui, ne voulant pas cesser d'écrire, se réfugièrent dans l'étude des maîtres de la pensée française pendant l'Occupation. Ils y trouvèrent à la fois un abri et l'occasion de relire les classiques.

11 juillet

Si le prix du gaz naturel baisse davantage, on fermera le robinet pour l'est du Canada, aurait dit, en d'autres mots, le premier ministre de la province de l'Alberta. Le ministre fédéral intéressé se serait contenté de hausser les épaules. Pour conclure, il faudrait connaître les faits; les provinces de l'est du Canada ont sûrement des ententes, des contrats. Ces conventions doivent contenir des clauses relatives aux prix, aux livraisons, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours aux tribunaux, comme dans le cas de Terre-Neuve pour l'électricité provenant des chutes Churchill.

³Les Confessions sans pénitences. Chez Plon, 1941, p. 172.

Mais, au premier abord, ce qui frappe, c'est la dépendance absolue de l'économie du pays dans le cas des combustibles! Qu'on puisse, à un moment donné, menacer de couper l'approvisionnement à telle ou telle province est tout simplement aberrant. Car si l'on peut aller jusque-là, dans quelle terrible dépendance se trouvent ces provinces qui ont transformé leur mode de chauffage, et souvent leur production industrielle, en comptant sur la source d'approvisionnement.

316

Vaines menaces, peut-être! Mais que penser de celui qui la profère publiquement, alors que théoriquement, la chose est possible si le ministre s'entête⁴...

15 juillet

*** est professeur d'économie. À la radio, il a dit à peu près ceci tout à l'heure : «Monsieur X, qui vient de démissionner à Ottawa, était de la tendance de droite du parti conservateur. Il avait ses idées particulières sur l'aide à l'industrie privée et à l'entreprise.» Je ne crois pas qu'on puisse classer à droite celui qui, au pouvoir, bénéficie, même indirectement, de l'aide de l'État. Il y a tout simplement un abus de pouvoir quand sa femme, intéressée dans une grande affaire, reçoit de l'État un prêt sans intérêt. Je ne crois pas qu'il y ait là un abus dû à la droite ou à un parti politique quelconque. On y trouve simplement un abus. On ne peut pas être ministre et accepter, même indirectement, l'aide de l'État, quel que soit le groupe politique dont on fait partie. Le ministre a disparu de la scène politique. C'est juste, mais qu'on ne nous fasse pas croire qu'il a agi ainsi parce qu'il était de la droite. Il y a là une bien curieuse manière de juger les hommes et la politique.



Est-ce une attitude vraiment générale que ** reproche à certains de ses collègues des H.É.C. devant le capitalisme? Dans sa leçon inaugurale, en 1984, ** a dit à peu près ceci : «Je sens chez mes collègues un parti pris contre l'initiative privée, que l'on

⁴Bien longtemps après, c'est un des arguments qu'emploiera l'U.R.S.S. pour empêcher que la Lituanie reprenne son indépendance.

retrouve d'ailleurs dans la plupart des livres qui traitent en ce moment, en France, de la situation économique.»

Ce n'est pas cela qui m'a poussé à faire paraître dans la revue *Assurances* un aperçu de trois travaux sur le capitalisme : celui que j'ai donné sur le capitalisme déchaîné au Canada, en 1870-1900 (capitalisme sans frein), puis la leçon inaugurale du professeur Courville à l'École des Hautes Études Commerciales. Depuis, il est devenu économiste en chef de la Banque Nationale du Canada. Et, enfin, un court résumé du livre du dominicain R. L. Bruckberger, au titre percutant de *Le capitalisme : mais c'est la vie!* Ce qui m'a poussé, c'est essentiellement le désir de présenter trois aspects du régime conspué par certains, loué par d'autres, mais qui, dans l'ensemble, a rendu les plus grands services, quand on ne l'a pas laissé libre de tout faire.

317



Était très intéressante cette émission d'*Apostrophes*, consacrée à trois écrivains qui ont vécu les heures tumultueuses de mai 1968, mais qui ont bien évolué depuis. À ce moment-là, Paris fut bien près de la révolution déclenchée par les étudiants, appuyés un peu mollement par les syndicats, il est vrai, et par le parti communiste. Fort heureusement, les syndicats ne cherchèrent pas à tirer le maximum de la situation. Ils acceptèrent les avantages matériels que Georges Pompidou, le premier ministre, leur fit accorder en catastrophe à son retour de voyage.

Il faut lire ou relire les mémoires de M. Pompidou, intitulés *Pour rétablir une vérité*, publiés après sa mort par sa femme et son fils. J'en ai parlé déjà, mais le souvenir m'en revient en écoutant Bernard Pivot questionner ces hommes de quarante ans, qui ont évolué depuis qu'en 1968, ils ont pris part aux échauffourées de mai. Tout cela aurait pu bien mal tourner. Heureusement, revenu de Roumanie, M. Pompidou intervint à temps pour empêcher le pire.

Quand on pense à tout cela et à ce qui a suivi quand la droite, menée par Giscard d'Estaing, a basculé sous le poids de la gauche, on comprend, sans le partager toujours, le pessimisme de certains de nos amis, membres de cette bourgeoisie, moyenne ou

grande, qui s'est sentie menacée jusqu'en mars 1986, quand ses amis sont revenus au pouvoir. Pour tout recommencer? Non, mais pour empêcher que la glissade ne continue trop vite. On remonte la pente lentement quand le sol est glacé, même si le sable est un antidérapant efficace. C'est une chose que nous connaissons, nous gens du froid.



318

Virtu 85, design canadien contemporain. On a là un bel exemple de traduction littérale, puisque le nom de ce groupe est, au départ, *Virtu 85, contemporary Canadian design, organized by form and function*. En français (sic), c'est du petit nègre. Et d'abord, que veut dire *Virtu*? D'après *Webster*, *Virtu* a le sens d'objet d'art. Accolé à 85, il indique que le groupe (car c'en est un) date de 1985. *Design* est là pour rappeler qu'il s'agit de dessinateurs, de créateurs de formes nouvelles en matière d'intérieur, de décoration. Mais les *designers* ne sont-ils pas simplement des décorateurs? Ils dessinent des meubles ou imaginent une décoration intérieure, des ensembliers, disait-on il n'y a pas encore bien longtemps. Et tout ce monde se veut contemporain, c'est-à-dire qu'il aime sinon le bizarre, du moins la ligne nouvelle, l'idée neuve qui sont sa règle initiale. Confort, agrément, effet de l'ensemble ne sont pas nécessairement écartés, mais ils sont généralement secondaires. Le *designer*, n'est-ce pas le concepteur? Autrefois, il était le décorateur. Car tout cela (dessin, conception du meuble, du décor) tient de la décoration. Autrefois, sous J.-O. Marchand, sous Ernest Cormier ou sous Marcel Parizeau même, c'était l'architecte ou tout au moins un de ses collaborateurs spécialisés qui imaginait les meubles, les trouvait avec l'aide de l'antiquaire ou de la décoratrice. Maintenant, c'est le *designer* qui s'en charge, avec ses plans, dossiers, choix de couleur des étoffes, etc. S'il est contemporain, il trouvera des formes, pas nécessairement inconfortables, mais souvent assez laides et dont le mérite premier sera d'être contemporain.

Il y a quarante ans, je crois qu'au lieu de *Virtu 85*, on aurait dit *Art 85*, ou peut-être *Art Déco*, ce qui aurait eu l'avantage de ne pas devoir être expliqué, une fois défini.